

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

M. le chanoine André-Marie de Bavier

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 218-227

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

M. le Chanoine André-Marie de Bavier

Peut-être moins connu dans la région que ceux de ses confrères qui l'ont précédé dans la tombe, M. de Bavier jouissait d'une considération très étendue, qu'il n'est pas exagéré de dire internationale. Il la devait sans doute à son nom d'abord, à sa famille, mais aussi à l'histoire de sa propre vie et à ses qualités personnelles.

On montrait encore, en 1843, à Says, dans les Grisons, les restes d'un vieux castel appelé « Bavierenburg » ; c'est là que les Bavier firent leur entrée dans l'histoire, au XV^e siècle, sans qu'il soit possible de trancher entre la tradition familiale qui prétend fixer l'origine lointaine de la famille à Bologne, en Italie, et l'hypothèse qui cherche cette origine en Bavière... Quoi qu'il en soit, la filiation remonte à Georges, devenu bourgeois de la ville de Coire en 1524 ; son petit-fils André représenta les Grisons auprès de l'empereur Rodolphe II qui lui accorda des lettres de noblesse en 1610. Depuis le XVI^e siècle, les Bavier ont marqué dans la magistrature, le service étranger et la diplomatie : qu'il suffise de rappeler Siméon Bavier qui fut conseiller fédéral de 1878 à 1883, puis ministre de Suisse à Rome jusqu'en 1895.

Toutefois, la branche à laquelle appartenait notre confrère s'était orientée sur d'autres voies : le commerce et les voyages. Fixée quelque temps à Bischofszell en Thurgovie, où Jean, le bisaïeul du chanoine, était commerçant, la famille s'établit ensuite à Zurich avec Jean-Antoine, qui fonda dans cette ville la maison de commerce A. Bavier et Cie, et fut en même temps consul d'Italie pour la Suisse orientale ; son mariage avec Mlle R. Chappuisat, d'Aclens (Vaud), rapprocha Jean-Antoine de la Suisse romande où son fils aîné, Edouard (1842-1926), viendra plus tard se fixer, après avoir parcouru le monde. Celui-ci était parti pour le Japon, à vingt ans, comme attaché à la Légation de Suisse ; trois ans plus tard, il y fondait près de Yokohama la maison Bavier et Cie

pour le commerce de la soie, maison dont l'extension donna naissance à une localité appelée Bavierville ; trois ans après, encore, il devait ajouter à cette entreprise la charge de consul général du Danemark. Edouard de Bavier épousa en 1889 Mlle H.-M. Beck, née à Santa-Fé en Argentine, mais d'origine bâloise. Si l'on ajoute qu'un



frère d'Edouard de Bavier devint, en 1888, directeur général de la Société française des charbonnages du Tonkin, il ne sera pas exagéré de dire qu'on rencontre cette famille sur toutes les routes du monde...

Jean-Ed.-André de Bavier, fils aîné des époux Bavier-Beck, naquit à Yokohama le 23 juillet 1890. Il avait deux ans, lorsque ses parents revinrent en Suisse, d'abord à Vevey, puis, dès 1893, à Dully près de Rolle ; il y avait là un vieux château que M. Edouard de Bavier acheta aux Borel-de Meuron : ce fut désormais le siège de la

famille de Bavier qui y acquit, en 1917, droit de bourgeoisie, ajoutant celui-ci à ceux de Coire et de Zurich.

Très jeune, André de Bavier s'intéressa aux questions religieuses, qu'il ne tarda pas à aborder avec Gaston Riou, « une des âmes les plus généreuses du calvinisme français », qu'il eut le privilège de connaître dès l'âge de douze ans. Notre confrère était né dans le protestantisme où il avait fait, à seize ans, une première communion fervente. Le chemin qu'il parcourut dès lors et qui devait le conduire au catholicisme, il l'a raconté en 1916, dans un récit dont la phrase sobre et vigoureuse sert avec justesse la pensée. L'absence d'une foi bien dessinée, les relations, les livres, ceux d'Auguste Sabatier notamment, l'étude de la philosophie enfin, conduisirent André de Bavier au libéralisme doctrinal le plus inconsistent : il se dit lui-même « un libéral d'extrême-gauche », qui n'admettait plus aucune donnée dogmatique, pas plus l'inspiration des Ecritures que le péché originel ou la Rédemption...

C'est alors que, par un curieux paradoxe, ayant achevé ses études classiques au Lycée Janson, à Paris, qu'il fréquentait depuis 1902, et ayant passé son baccalauréat en 1908, il entra, en octobre, à la Faculté de théologie protestante de Lausanne, après bien des hésitations, et moins dans le dessein de se vouer au sacerdoce « que dans le désir d'étudier les questions religieuses ». S'il portait encore le nom de chrétien, il l'avait vidé de tout son contenu. Il regardait assurément le Christ comme « une personnalité unique dans l'histoire », mais sans caractère surnaturel. Le problème de la Divinité avait, d'ailleurs, perdu tout sens à ses yeux, depuis qu'il admettait, sinon un panthéisme proprement dit, du moins un immanentisme selon lequel la religion n'est autre qu'une expérience, et la prière un « moyen d'accumuler en soi les énergies spirituelles éparées dans l'univers ». Aussi n'avait-il que dédain pour l'Eglise catholique où le dogmatisme lui paraissait étouffer la vie.

Après un semestre, M. de Bavier partit pour l'Angleterre, où il s'inscrivit au printemps 1909 à la Faculté de théologie anglicane de King's Collège à Londres. L'atmosphère y était tout autre qu'à Lausanne, et il ne tarda pas à déplorer « l'invasion d'idées papistes » qui, selon

lui, éloignait l'anglicanisme du protestantisme et le rapprochait du catholicisme. Ce rapprochement, il le remarqua bientôt non seulement dans ce qu'il avait pris pour un ritualisme de surface, mais dans la pensée dogmatique elle-même, et notamment en ecclésiologie : « Pour moi, l'Eglise visible n'était qu'une machine politique et administrative ; pour eux (les anglicans), elle était le corps mystique de Jésus-Christ, son Epouse. » Bavier fut ému en voyant des religieux anglicans se dévouer dans la pauvreté au bien des quartiers les plus misérables de la périphérie de l'immense cité.

L'aversion de tous les organismes qui lui paraissaient figés, sclérosés, éloignait M. de Bavier du conservatisme politique comme du dogmatisme religieux. Le libéralisme anglais des disciples de Gladstone, le non-conformisme, les aspirations démocratiques et sociales, jouissaient au contraire de toutes ses sympathies, à tel point qu'en janvier 1910 il retourna en Angleterre pour y assister aux élections âprement disputées entre libéraux et conservateurs. Depuis novembre précédent, M. de Bavier fréquentait en effet la Faculté de théologie réformée de Paris. Son hostilité contre Rome s'était encore accentuée et lui inspirait dans le *London Signal* des articles de combat. Il continuait d'ignorer les enseignements sociaux de Léon XIII, mais il connaissait *l'Action Française* et croyait y trouver de nouvelles raisons d'accuser l'Eglise... L'enseignement « presque exclusivement critique » qu'il trouvait à la Faculté protestante acheva de le brouiller avec toute forme traditionnelle et positive du christianisme et, délaissant même la Bible, il se tourna vers les apôtres d'une rénovation sociale, voire de la révolution, les Lamennais, les Michelet, les Quinet. Sa religion, en passant « du théisme spiritualiste à la libre-pensée agnostique », aboutissait à une sociologie, généreuse sans doute, mais sans autre fondement que la tendance de son cœur.

C'est alors qu'éclate, en janvier 1911, la crise qui devait le mettre en face de son dénuement.

« J'avais exalté l'existence terrestre ; je n'avais pas su voir que notre vie ici-bas est fragile, fragmentaire, éphémère, incapable de satisfaire nos aspirations les plus nobles. Aveuglé par l'orgueil spirituel, j'avais relégué le péché parmi les notions vieilles d'un autre âge ; et voilà que je me réveillais maintenant

pauvre et coupable, ayant un immense besoin de l'amour et du pardon de Dieu. Je n'avais vu dans l'Évangile que l'affirmation de la paternité divine et de la fraternité humaine ; je sentis soudain le besoin d'un médiateur et d'un sauveur, et le problème de la divinité du Christ prit pour moi une signification toute nouvelle. Le protestantisme libéral pouvait convenir, à la rigueur, aux riches et aux heureux de ce monde, mais il s'écroulait devant les réalités de la vie : le péché, la souffrance et la mort. »

Faisant maintenant le chemin inverse, Bavier relut Vinet, Monod, Frommel, Tomy Fallot ; ce dernier surtout le frappa car, « partant d'une religion sociale, il aboutissait à un christianisme positif et mystique ». Par un curieux paradoxe — les voies de la grâce sont mystérieuses — un travail qu'il dut faire pour la Faculté protestante sur le culte de la Vierge au moyen âge, mit pour la première fois M. de Bavier en contact avec la piété catholique : « Ce fut pour moi, dit-il, une véritable révélation ». Les Docteurs catholiques, saint Anselme, saint Bernard, saint Thomas, lui livraient maintenant des trésors spirituels insoupçonnés. A travers sa méditation quotidienne de l'Évangile, la lumière descendait en lui.

« Plus je vivais avec Jésus-Christ et plus il grandissait à mes yeux. Non content de renverser toutes les valeurs de ce monde, il avait osé affirmer que personne ne viendrait au Père que par Lui. Il incarnait quelque chose d'absolu et de divin... »

Un jour vint où ce Jésus devait lui poser la question : « Et toi, qui dis-tu que je suis ? »

Durant l'été 1911, M. de Bavier est à Oxford, à Klebe Collège, où il approfondit le problème religieux. Le « Mouvement d'Oxford », le ritualisme lui firent une impression favorable ; il visita les bénédictins anglicans de Cowley, qui avaient remis en vigueur la liturgie monastique d'autrefois : « J'aimais ce culte, dira M. de Bavier, où l'on priait beaucoup et où l'on parlait peu. » Il fit une retraite chez des religieux anglicans à Mirfield, dont le supérieur lui mit entre les mains un ouvrage du P. Grou, jésuite français. Aussi, M. de Bavier conserva-t-il toute sa vie une reconnaissance profonde à ses amis anglicans qui, à défaut de la plénitude, lui en avaient du moins ouvert le chemin.

De retour en Suisse, M. de Bavier étudia de plus près

le catholicisme, lisant attentivement le catéchisme du Concile de Trente et l'exposé de la Foi catholique par l'abbé Lesêtre. L'infaillibilité papale, le culte de la Vierge, l'efficacité des Sacrements, l'Eglise, les indulgences, le mérite et la grâce, retinrent son attention et lui apparurent tout autres qu'il ne l'imaginait à travers les préjugés reçus. Bien loin d'être une expérience psychique, le christianisme — M. de Bavier le comprenait maintenant — est un don de Dieu, une manifestation de son Amour, une révélation qui s'impose d'en-haut.

Il restait encore à examiner si le « christianisme intégral » s'identifiait avec le catholicisme... A Genève, M. de Bavier alla voir l'abbé Lachenal, curé de Notre-Dame ; puis, à Paris, en novembre 1911, il frappa à la porte du P. Sertillanges, avec son ami Pierre de Lescure qui « était torturé par les mêmes doutes ». Peu à peu, sous l'influence du savant dominicain, qu'il revit durant tout l'hiver, Bavier « découvrit » l'Eglise catholique, dans laquelle il reconnut « la religion fondée par Jésus-Christ » :

« Plus je l'étudiais et plus j'admirais son harmonie. Tout décollait d'une source unique : Jésus-Christ, et tout tendait à la même fin : la gloire de Dieu. ... L'hiver 1911-1912 ne fut pas seulement pour moi une année de travail assidu, mais aussi une époque de vie religieuse fervente. J'aimais aller passer des heures entières à la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur... Tous les autres cultes me parurent pauvres lorsque je compris le sens profond du mystère de la messe. Un jour vint où Dieu m'accorda la plus grande grâce de ma vie. Le jour de Pâques 1912, lorsque le prêtre éleva l'hostie consacrée, il me fut donné de croire. J'adorai le Dieu fait homme, qui continuait à habiter parmi nous sous les voiles du pain eucharistique... »

Des amis protestants tentèrent un dernier effort pour retenir M. de Bavier et lui firent lire un ouvrage anonyme contre l'Eglise. Ce livre fourmillait d'erreurs et de contradictions ; quant à sa « longue énumération de scandales, de mauvais prélats et même de mauvais papes », il n'en éprouva nulle surprise, car si l'Eglise est divine, elle est cependant composée de pécheurs ; Dieu qui nous demande notre collaboration, nous laisse libres dans notre réponse et c'est là « le drame de la vie de l'Eglise ».

Ses amis, ses parents, craignant une précipitation, demandèrent à M. de Bavier de surseoir le pas décisif.

Il y consentit. Mais la veille de la Toussaint 1912, dans le couvent dominicain du Saulchoir, en Belgique, il avait enfin le bonheur d'être reçu dans l'Eglise par le P. Louis, prieur.

« En m'accueillant maternellement dans son sein, l'Eglise m'a uni plus étroitement, non seulement à Dieu, mais à toute la famille humaine. Une douce fraternité dans le Christ me lie désormais aux vivants et aux morts, à tous les catholiques de fait et de désir, à tous les hommes de bonne volonté, aux âmes souffrantes du Purgatoire et aux âmes glorifiées du Ciel. J'ai même le sentiment que mon entrée dans l'Eglise m'a rapproché de tous les pieux protestants morts en invoquant de bonne foi le nom du Christ. Ne sont-ils pas maintenant auprès de Dieu ? Ne saluent-ils pas dans l'Eglise l'Epouse du Christ ? »

M. de Bavier avait achevé l'itinéraire spirituel qui devait l'amener à l'Eglise, mais il lui restait à développer sa foi. Le 23 décembre 1912, il recevait à Paris, des mains du cardinal Amette, le sacrement de confirmation.

Alors qu'il fréquentait les Facultés protestantes de Lausanne, d'Angleterre et de Paris, il avait aussi suivi, à Paris, en 1910-1911, des cours de droit qu'il avait terminés par le 1er baccalauréat en droit. De 1912 à 1914, après sa conversion, il fut élève de l'Institut catholique de Paris et de la Sorbonne, et conquist, en 1914, le titre de lecteur, soit licencié en philosophie scolastique. La première guerre mondiale ramena M. de Bavier en Suisse, où il se fit inscrire, de 1915 à 1918, à l'Université de Fribourg. C'est alors qu'il se décida à entrer à l'Abbaye de St-Maurice, dont le renouveau l'attirait en même temps que ses origines plus que millénaires. Mgr Mariétan lui donna l'habit le 25 mars 1919, en la fête de l'Annonciation. M. Joseph Ackermann, aujourd'hui conseiller d'Etat de Fribourg, tenait alors la chronique dans les *Echos de St-Maurice* ; il écrivit : « Mardi 25, M. André de Bavier renonce aux mondaines vanités et s'enrôle dans le noviciat de la perfection. Que Dieu bénisse son sacrifice, en fécondant sa vie. » Désormais « engagé », il reçut régulièrement, de 1920 à 1924, tous les Ordres de Mgr Mariétan, jusqu'au sacerdoce que l'évêque lui conféra le 21 avril 1924. C'est à Rolle, dans « sa paroisse », que le nouveau prêtre tint à célébrer sa Première Messe.

Le 8 septembre 1916, « en la fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge », M. de Bavier avait eu la joie d'achever le récit de sa conversion, sous le titre suggestif : *De Genève à Rome par Cantorbéry*. Ce récit, publié d'abord à Lausanne, fut inséré dans un recueil édité par la *Revue des Jeunes* de Paris, sous la direction du P. Meinage, et intitulé : *Témoins du Renouveau catholique*. Le texte de M. de Bavier trouva un écho considérable et mérité, et fut réédité encore à St-Maurice en 1918. André de Bavier publia aussi, en 1916, à Lausanne, un opuscule sur *L'Angleterre chevaleresque*, destiné à combattre les accusations allemandes contre la politique et le caractère des Anglais. Cet opuscule, accueilli avec sympathie, fut, sauf erreur, réédité et traduit plusieurs fois. En 1920, M. de Bavier conquist à l'Université de Fribourg le doctorat es lettres en défendant une thèse qu'il se proposait de faire paraître sous le titre : *Catholiques-Anglicans-Puritains. Etude sur la pensée de quelques écrivains religieux de la Restauration Stuart*. Une partie seulement de cette étude a, de fait, été publiée, en 1923, à St-Maurice, sous le titre : *Deux convertis anglais du XVII^e siècle, Hugh Cressy et John Gother*, et, en 1926, dans les *Echos de St-Maurice*, sous le titre : *Les Puritains anglais au XVII^e siècle, John Milton et John Bunyan*.

Prêtre et Chanoine de St-Maurice, M. de Bavier enseigna de 1924 à 1927 la religion, l'histoire et la géographie au Collège Santa Maria de Pollegio, au Tessin, que l'Abbaye administra quelques années ; il y fut en même temps directeur de la Congrégation mariale. Il enseigna ensuite les mêmes disciplines à l'Ecole de commerce des Jeunes Gens que l'Abbaye fonda en 1927 à Sierre ; mais il n'y demeura qu'une année, car, en 1928, il prenait la direction d'un petit institut que Mgr Mariétan ouvrait à Rome pour les chanoines de l'Abbaye, dans un édifice dû à la générosité de la famille de Bavier. Le 12 septembre 1929, le Chapitre le nommait Procureur général de l'Abbaye auprès du St-Siège : c'était une manière d'ambassade qui convenait à ses goûts et aux traditions de sa famille, et qu'il eut la joie de conserver jusqu'à la fin de sa vie. Le petit institut fondé en 1928 ferma ses portes en 1935 : notre confrère trouva dès lors une liberté plus

grande pour se donner au ministère qu'il aimait entre tous : celui de la prédication et du confessionnal ; il prêcha des retraites en grand nombre dans les maisons religieuses, très humblement, avec un désir ardent de faire du bien aux âmes. Quant à lui, sentant sa santé chancelante, il habitait de préférence en dehors de Rome, dans les « castelli romani », à Albano, à Arricia ; il faisait aussi de fréquents séjours dans des stations médicales dont il espérait beaucoup.

En 1938, il éprouva une grande joie lorsque le roi Victor-Emmanuel lui décerna la Croix de Chevalier des SS. Maurice et Lazare. M. de Bavier était en effet un ardent ami de l'Italie comme de l'Angleterre, et ce fut pour lui une peine profonde que de voir se combattre ces deux nations qu'il chérissait. Mais il aimait surtout l'Eglise, en dépit de toutes les scories qui ternissent vainement son éclat. Son dévouement au Saint-Siège ne connaissait pas de limite, et c'était pour lui une joie d'enfant que de participer chaque année, en la Chandeleur, à l'offrande de cierges enluminés au St-Père. Si, de 1945 à 1946, les circonstances retinrent M. de Bavier à St-Maurice, où il enseigna l'anglais aux élèves du Lycée, il retourna ensuite avec enthousiasme dans la Ville Eternelle où il était apprécié. M. le Chanoine Fleury, Prieur de l'Abbaye, a révélé que le Saint-Siège avait même choisi M. de Bavier, après la dernière guerre, pour le créer Délégué Apostolique à Addis-Abeba, et que seuls le climat de l'Abyssinie et la santé précaire de notre confrère engagèrent ses supérieurs à déconseiller ce choix.

Les relations de M. de Bavier s'étendaient dans le monde politique et diplomatique (son propre frère est ministre de Suisse à Téhéran), universitaire et académique, et l'on pourrait citer beaucoup de grands noms parmi ses amis. Il était cependant d'une humilité profonde. C'était une joie que de se rencontrer avec lui, car sa conversation était intéressante, sa joie rayonnante, sa bonne humeur et sa patience inlassables. Il était surtout un dévot de la Vierge Marie à laquelle il rattachait le début de sa conversion, et il aimait à se confier à elle avec un coeur d'enfant ; il aimait à prier dans ses

sanctuaires et, entre tous, dans celui d'Oropa, en Piémont, où il se rendait chaque année. En accueillant la mort un samedi (le 19 juin 1948), jour consacré à Marie, il y a sûrement vu un sourire de cette bonne Mère qui venait le chercher pour l'introduire dans le sanctuaire des Cieux.

Léon DUPONT LACHENAL